

laisse parfois le lecteur perplexe. Quelques exemples : – au § 6.1, p. 59, on lit que les lettres *sono chiamate anche elementi, in quanto disposte secundo una linea e un ordine*. Le *in quanto* n'est intelligible que si on sait que *elementi* traduit le grec στοιχεῖον et *linea*, στοιχος, et qu'on a donc affaire à une indication étymologique. La longue (et excellente) note sur στοιχεῖον (p. 127 ss.), sauf erreur de ma part, ne parle de cette étymologie que de manière allusive (p. 129) ; – au § 6.10, p. 63, on peut se demander ce que sont les *nomi maschili non allungati*. Rien ne permet de le deviner et je ne vois pas que la chose soit expliquée p. 150 ; – au § 11, p. 65, λέξις est traduit par *espressione*, et de même ensuite aux § 15, 17, 18, 20, mais au § 13, dans le contexte rigoureusement parallèle d'une définition de partie du discours, on lit que le verbe est *una parola...* Outre le problème de cohérence entre les définitions, le choix – discutable à mes yeux – de *espressione* pour traduire λέξις aurait bien mérité une explication dans les notes : je n'en trouve nulle part ; – flottement comparable, et inexplicable, § 12.7, p. 71, entre *essenza* et *sostanza* pour traduire οὐσία. Quant à ἴδιον κύριον (*ibid.*), on ne trouve aucune explication justifiant sa traduction par *nome principale*, abandonnée dans le commentaire (p. 185 s.) au profit de *nome proprio*. Ces petites faiblesses, qui font penser à un défaut de « lissage » de la traduction avant publication, ne doivent pas faire oublier l'excellent travail de commentaire qui met bien en perspective l'histoire du métalangage grammatical fixé par la *TG* – entre autres bonnes notices, celles sur προσωδία (p. 103 ss.), στοιχεῖον (p. 127 ss.), et, dans le domaine des parties du discours, la mise au point sur l'épineuse question du σύνδεσμος (p. 198 ss.). Somme toute, le livre de Manuela Callipo constitue un précieux adjuvant pour une lecture éclairée de la *TG* et un ouvrage de référence sur les origines et les premiers développements de la grammaire occidentale. La présentation matérielle est soignée et je n'y ai trouvé que de rares coquilles (*questi era chiamato*, p. 10 l. 14 ; typographie à revoir, p. 108, l. 23 ; ἐκφώνεσις, p. 129, l. 11).

Jean LALLOT

Aude COHEN-SKALLI, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Fragments. Tome I. Livres VI-X*. Texte établi, traduit et commenté par A.C.-S. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CXL-420 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00571-3.

Paul GOUKOWSKI, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Fragments. Tome III. Livres XXVII-XXXII*. Texte établi, traduit et commenté par P.G. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, XLVIII-284 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-00573-7.

On sait que la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile est une œuvre majeure composée à Rome au I^{er} siècle av. J.-C., qu'elle comptait quarante livres dont nous ne possédons plus que les I-V et XI-XX et que le reste n'est connu que par des fragments à tous égards disparates. Dans l'*AC*, 77, 2008, p. 387-388, nous avons eu l'occasion de présenter le premier tome de ces fragments, publié en 2006 par Paul Goukowsky, qui avait déjà signé dans la « Collection Budé » l'édition des livres XVII et XVIII. Nous terminions la recension en souhaitant que le public spécialisé puisse disposer le

plus rapidement possible de la suite. – C'est donc un plaisir pour nous de signaler la publication presque simultanée (2012) de deux autres volumes de ces précieux fragments. Le tome II, avec les fragments des livres VI à X, est dû à Aude Cohen-Skalli, qui en avait fait le sujet de sa thèse de doctorat, soutenue en novembre 2009, et le tome III, contenant ceux des livres XXVII-XXXII, est l'œuvre de Paul Goukowsky. – Il ne peut être question d'entrer dans une présentation de détail, mais on soulignera quand même la richesse et l'abondance des notes de commentaires. Dans le tome II, par exemple, les notes dites complémentaires s'étendent sur près de 200 pages. S'ajoutant aux nombreuses notes de bas de page dispersées dans le volume, cet ensemble pourrait former un véritable livre de commentaire. Et il en est de même pour le tome III. – Mais restons-en là. Tous ceux qu'intéresse Diodore de Sicile accueilleront avec reconnaissance cette nouveauté, et formeront des vœux pour la publication rapide des fragments restants.

Jacques POU CET

Maria VAMVOURI RUFFY, *Les vertus thérapeutiques du banquet. Médecine et idéologie dans les Propos de Table de Plutarque*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 300 p. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES. Série grecque, 146). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-32683-2.

Le livre que nous offre Maria Vamvouri Ruffy, chargée de cours à l'Université de Lausanne, intéressera autant les hippocratiseurs que les lecteurs de Plutarque. Le premier des quatre chapitres que comporte cet ouvrage s'intitule *Le président du banquet : un médecin du corps et de l'âme des convives*. L'auteur démontre que ce sont les similitudes de vocabulaire entre le président du banquet et le médecin, les comparaisons et les métaphores qui permettent d'assimiler le premier au deuxième. Se fondant sur des traités hippocratiques tardifs (*Médecine, Préceptes, Bienséance, Loi*) et sur un petit traité du I^{er} siècle p.C. *Quel doit être le disciple en médecine*, elle souligne que dans tous ces textes, on évoque ce que doit être le bon thérapeute ; elle met ensuite en évidence les indices qui permettent de voir dans la description d'un bon président le portrait d'un bon médecin. Tous les deux doivent avoir une attitude modérée (cf. *Propos de Table*, 633 B) ; ils sont l'un et l'autre des maîtres de l'harmonie (cf. le traité du *Régime* I, 8) ; comme le médecin, le président du banquet doit connaître en détail les habitudes de ceux qu'il a en face de lui ; comme lui, il doit être attentif aux changements (*métabolè*), doit veiller aux proportions adéquates (le médecin, dans le dosage des médicaments, le président, dans le dosage du vin) ; tous deux doivent « être utiles et ne pas nuire » ; ils doivent avoir les mêmes compétences que le pilote (cf. 622 A-B et *VM* 9, 4-5) ; ils doivent aussi bannir la colère (cf. 622 B et *A.E.L.* 16), l'un, celle des convives, l'autre, celle de ses patients. L'auteur, qui n'est pas une hippocratiseur, cite deux fois de façon incorrecte le traité *A.E.L.* (cf. p. 43 ; p. 57) dans ce premier chapitre qui rapproche l'univers du banquet de celui de la médecine. Le chapitre II s'intitule *Les effets préventifs et thérapeutiques de la philosophie au banquet*. L'auteur s'efforce de montrer que la philosophie est susceptible d'agir sur le banquet au même titre que la médecine agit sur le corps ; usant des adjectifs *glischros* et *hugros*, l'auteur fait dire aux textes de Plutarque que les conversations philosophiques au banquet ne doivent pas être visqueuses, c'est-à-dire